



Patrice Leconte dans le taxi de Jérôme Colin



Emmenez-moi au paradis !

PATRICE LECONTE : Bonjour chauffeur.

JÉRÔME : Bonjour.

PATRICE LECONTE : Faites péter le compteur et emmenez-moi au paradis. Vous connaissez la route ?

JÉRÔME : Bien sûr.

PATRICE LECONTE : Alors allons-y. On va voir parce que moi je suis très exigeant sur le paradis.

JÉRÔME : C'est vrai ?

PATRICE LECONTE : Ah il ne faut pas que ce soit un paradis bidon.

JÉRÔME : Avec ce qu'on a morflé avant, merde.

PATRICE LECONTE : Comment ça, avec ce qu'on a morflé avant ?

JÉRÔME : Ben oui, vous trouvez ça facile vous ? Tous les jours ?

PATRICE LECONTE : Non, il faut être en quête de quelque chose. Imaginez que je monte dans votre taxi et que je vous dise : chauffeur, emmenez-moi en enfer.

JÉRÔME : Je vous ouvre la porte, et vous sortez.

PATRICE LECONTE : Et on va dans le monde....



JÉRÔME : Non, vous y êtes, là.

PATRICE LECONTE : Non ! Oh vous noircissez tout. Déjà qu'il ne pleut pas, vous vous rendez compte, on pourrait être là dans les embouteillages, à faire du sur place.

JÉRÔME : Au paradis donc.

PATRICE LECONTE : Au paradis, oui. Au Vanessa Paradis.

JÉRÔME : Ah oui... C'est vous qui l'avez rendue la plus belle au monde.

PATRICE LECONTE : Ah vous trouvez ?

JÉRÔME : Ah oui.

PATRICE LECONTE : Ah ça me touche ça. Je suis d'accord. Mais ça a été de haute lutte.

JÉRÔME : Pourquoi ?

PATRICE LECONTE : Non simplement parce que... toujours, moi je suis un cinéaste capillaire. Je fais couper les cheveux. Et elle, je voulais vraiment... j'étais sûr qu'elle allait être sublime, belle avec ses petits cheveux courts. C'est vrai que j'ai une passion pour les femmes aux cheveux courts. Mais !

JÉRÔME : Bienvenu.

PATRICE LECONTE : Et ça a été 2 mois ½ d'intox, à lui dire tous les jours : alors quand est-ce que tu vas chez le coiffeur. Peut-être. Plus tard. On va voir... Et puis en fin de compte elle est effectivement très belle. Le noir et blanc dans ce film, « Le fille sur le pont », c'est... c'est très glamour. Vous dites ça ici ? Glamoureux ?

JÉRÔME : On dit tout, nous ici.

PATRICE LECONTE : Ah oui d'accord.

JÉRÔME : On a un attachement à la langue française qui est relativement moyen donc on se permet de tout dire.

PATRICE LECONTE : Bon et bien glamour. C'est carrément un anglicisme « glamour ».

JÉRÔME : Oui.

PATRICE LECONTE : Oui.

JÉRÔME : C'est par où le paradis ? Parce qu'en fait je ne sais pas exactement.

PATRICE LECONTE : A mon avis, c'est pas tout droit. Là on quitte l'enfer, les pavés du Nord, d'après les cyclistes, et le paradis, je pense que c'est pas tout droit parce que si c'était tout droit on y serait déjà. Et puis, je vais vous avouer un truc, je ne suis pas sûr d'être pressé d'y aller, au paradis.

JÉRÔME : On va rouler lentement alors.

PATRICE LECONTE : Oui. Et même, si vous pouviez de temps en temps faire marche arrière...

Enfer et cheveux courts

PATRICE LECONTE : Est-ce que ça vous est arrivé que pendant une course, pour ne pas payer, quelqu'un profite d'un arrêt pour descendre et s'enfuir...

JÉRÔME : C'est déjà arrivé.

PATRICE LECONTE : C'est vrai ? Et vous ne l'avez jamais revu.

JÉRÔME : Non.

PATRICE LECONTE : Tout ça pour ne pas payer ?

JÉRÔME : Oui. Tout arrive dans les taxis.

PATRICE LECONTE : C'est mesquin.

JÉRÔME : Tout arrive. Mais quelque fois sur la banquette arrière, il y a des filles aux cheveux courts.

PATRICE LECONTE : C'est vrai ?

JÉRÔME : Ah ben oui.

PATRICE LECONTE : Vous en avez eu ?

JÉRÔME : Ben oui.



PATRICE LECONTE : Qui ça ?

JÉRÔME : Des filles aux cheveux courts ?

PATRICE LECONTE : Oui.

JÉRÔME : Ici ?

PATRICE LECONTE : Oui. Dans votre taxi.

JÉRÔME : Cécile de France.

PATRICE LECONTE : Cécile de France, ah oui j'adore.

JÉRÔME : Avec ses cheveux courts.

PATRICE LECONTE : Cheveux courts.

JÉRÔME : Filles aux cheveux courts ?...

PATRICE LECONTE : Ben Cécile de France, c'est un bon exemple, c'est bien.

JÉRÔME : Y'en a eu quelques-unes.

PATRICE LECONTE : Regardez ! C'est marqué L'Enfer sur le... Sans déconner ! Sur le container c'est marqué L'Enfer.

(marche arrière)

JÉRÔME : Vous rigolez.

PATRICE LECONTE : Non, attendez !

JÉRÔME : Ah, mon Dieu !

PATRICE LECONTE : C'est dingy ça quand même. Alors, emmenez-moi au paradis.

Vous voilà au Festival du film d'Amou !

PATRICE LECONTE : C'est une très jolie ville Mons. On dit Mons ou Mon ?

JÉRÔME : Mons.

PATRICE LECONTE : Mons.

JÉRÔME : Oui.

PATRICE LECONTE : Y'en a plusieurs.

JÉRÔME : Y'en a plusieurs, y'a plusieurs Mons, mais y'a pas de T.

JÉRÔME : Vous voilà donc au Festival du Film d'Amour !

PATRICE LECONTE : Oui, l'amour.

JÉRÔME : Comme quoi tout est possible dans une carrière.

PATRICE LECONTE : J'étais déjà venu à ce Festival il y a quelques années, avec un film qui ne racontait pas une histoire d'amour, mais une histoire d'amitié. Amour, amitié.

JÉRÔME : C'était ?

PATRICE LECONTE : C'est un film que j'avais adoré faire qui s'appelait « Les grands ducs », avec Rochefort, Noiret, Marielle. C'était gratiné. C'était vraiment... j'ai revu ce film il n'y a pas très longtemps, il y avait une projection, et quand les films ont un petit peu d'âge, moi aussi, je me dis tiens, si je le revoyais. Pour avoir un peu de recul, un semblant de recul. Et j'ai revu « Les grands ducs » et c'est un film bidonnant. Bidonnant.

JÉRÔME : Jubilatoire.

PATRICE LECONTE : Oui. Le film n'a pas eu de succès à la sortie, c'était vraiment... on était très tristes malheureusement, et puis les années passant, il n'est pas devenu culte, il ne faut pas exagérer, mais je rencontre régulièrement des gens qui adorent ce film, qui m'en parlent avec des tremolos dans la voix, ça fait vachement plaisir. Nous serions rue des Arquebusiers.

JÉRÔME : Nous le sommes.

PATRICE LECONTE : Et avec un peu de chance on va en apercevoir ? Non. Plus maintenant.

JÉRÔME : Des arquebusiers ?



PATRICE LECONTE : Oui.

JÉRÔME : Très peu. Très peu.

Ça vous titille cette idée de paradis

PATRICE LECONTE : A Paris il y a une rue, la rue de Paradis.

JÉRÔME : C'est vrai ?

PATRICE LECONTE : Oui, sans blague.

JÉRÔME : Ça vous titille cette idée de paradis ?

PATRICE LECONTE : Non, ça ne me titille pas en fait. Je dis ça comme ça parce qu'il fallait bien dire quelque chose. Non, ça ne me titille pas parce que j'ai le sentiment qu'on doit s'y ennuyer au paradis. Parce qu'au paradis tout le monde est gentil, tout le monde est... trop de gentillesse, trop de miel, trop de guimauve, je me demande si on ne doit pas se faire chier un tantinet.

JÉRÔME : Un tantinet après quelques jours.

PATRICE LECONTE : Ben si le choix c'est vraiment le paradis ou l'enfer, je ne sais pas ce qui est le mieux.

JÉRÔME : Vivre c'est déjà pas mal.

PATRICE LECONTE : Vivre c'est bien.

JÉRÔME : Mais vous êtes croyant ?

PATRICE LECONTE : Non. Oui. Non.

JÉRÔME : Je ne sais pas.

PATRICE LECONTE : Non c'est-à-dire que je suis issu d'une famille, enfin élevé dans cette religion catholique, j'ai même été, c'est vous dire, le catéchisme, j'ai été enfant de chœur même, mais ça m'a passé un peu tout ça, franchement.

JÉRÔME : Avec l'âge ?

PATRICE LECONTE : Non, avec mon adolescence, j'ai commencé à me rendre compte, enfin j'ai pris un peu de recul en me disant mais c'est quoi... Alors je ne suis pas un mécréant, je ne suis athée, mais j'ai plus cette croyance qu'on m'imposait qui me paraît un peu bizarre. Mais c'est d'autant plus bizarre que... y' un retour quand même maintenant à la croyance, les églises se repeuplent.

JÉRÔME : Un petit peu.

PATRICE LECONTE : Ce qui prouve bien que le monde ne tourne pas rond. Quand le monde tourne rond, on n'a pas besoin de s'adresser à quiconque, ça va, et puis là le fait que... la crise, tout ça, on se met à prier pour que ça s'arrête.

JÉRÔME : Et vous, vous avez trouvé votre salut grâce à qui ?

PATRICE LECONTE : Mon salut ?

JÉRÔME : Oui.

PATRICE LECONTE : Grâce à la vie en général, aux gens que je rencontre, mes enfants, ma femme, une espèce d'équilibre que j'arrive à maintenir.

Faire du cinéma

JÉRÔME : Votre métier a donné du sens ?

PATRICE LECONTE : Oui, je veux. Ben, c'est-à-dire, attendez, c'est très simple, je rêvais de faire du cinéma depuis très longtemps, depuis l'adolescence, donc je suis un type qui a réalisé son rêve et ce rêve le rend heureux. C'est-à-dire que si je fais le test du rétroviseur, comme vous êtes en train de le faire dans le vôtre, et que je regarde la vie que j'ai eue, c'est quand même inouï. Je fais le métier dont je rêvais et ce métier me rend heureux. Quels sont les gens sur terre aujourd'hui qui se lèvent le matin



et qui peuvent en dire autant ? Je ne dis pas ça pour fanfaronner, j'ai une chance inouïe, par rapport à tous ces gens qui sont l'essentiel, hélas, de la planète et qui ont des vies navrantes, tristes, décevantes, un travail qui ne les branche pas. J'ai une chance inouïe. Mais il ne faut pas rouler sa caisse pour autant mais il faut juste se rendre compte du privilège et de la chance qu'on a.

JÉRÔME : Ça vous excite toujours autant ? Votre 1^{er} film date de 1975 ?

PATRICE LECONTE : 75.

JÉRÔME : 75. Tout à fait, merci beaucoup.

PATRICE LECONTE : Je vous en prie.

JÉRÔME : C'est tout de même 40 ans.

PATRICE LECONTE : 40 ans, 30 films.

JÉRÔME : Pratiquement.

PATRICE LECONTE : Oui.

JÉRÔME : 40 ans, 30 films.

PATRICE LECONTE : Oui, absolument.

JÉRÔME : Et vous avez toujours le même plaisir à faire du cinéma ? Ou c'est quelque chose.. on attaque un nouveau film, c'est très bien, on est content, ça rend heureux...

PATRICE LECONTE : Non, non...

JÉRÔME : Mais y'a plus le...

PATRICE LECONTE : Non, y'a toujours le... Y'a toujours en tout cas l'enthousiasme, la trouille, les insomnies, j'en dors plus. Chaque fois je termine un film, je me dis : « allez, celui-là, j'arrête », c'est pour ça, j'en parle tout le temps, j'arrête de faire du cinéma, ça n'intéresse personne, c'est grotesque, non mais c'est ridicule. Mais c'est simplement parce qu'après chaque film, je suis vraiment vidé de quelque chose, je mets tellement de cœur à l'ouvrage, je prends ça tellement à cœur, je me fous une espèce de pression, de barre, enfin d'exigence, c'est la moindre des choses, donc j'ai jamais fait le moindre film pour de mauvaises raisons qui seraient des raisons « tiens je vais prendre un chèque », ou de routine...

JÉRÔME : Si vous en avez fait un.

PATRICE LECONTE : Non.

JÉRÔME : Non ?

PATRICE LECONTE : Un film que j'ai fait vraiment pour de mauvaises raisons ?

JÉRÔME : « Les bronzés 3 ».

PATRICE LECONTE : Ah non ! Non.

Le plus gros succès n'est pas le meilleur film

JÉRÔME : Non ?

PATRICE LECONTE : Non, sans blague, vraiment. Il m'est arrivé de faire des films avec pas des raisons impérieuses, et on peut en parler, mais « Les bronzés 3 » si ce film s'était fait avec un autre réalisateur, je crois que j'aurais été vert.

JÉRÔME : Mais ce qui ne veut pas dire que vous aviez nécessairement envie de le faire.

PATRICE LECONTE : Non. Si, si. J'avais envie de le faire, quand j'ai su qu'il y avait « Les bronzés 3 » qui se tramait et que j'ai reçu un coup de fil un dimanche matin de Thierry Lhermitte qui me dit : on va faire « Les bronzés 3 », t'es avec nous, j'espère. Il était hors de question que je réfléchisse - ah bon, je ne sais pas, est-ce que j'ai envie - j'avais simplement, comme nous tous, on avait envie de se retrouver, d'être à nouveau tous ensemble. Alors évidemment comme le film a été un énorme succès, qu'il était super attendu, ça a été vu comme un hold-up, un coup, c'est vrai qu'il y avait sans doute moins de fraîcheur et d'insouciance que dans le 1 et le 2, c'est évident.



JÉRÔME : Bien sûr.

PATRICE LECONTE : Parce qu'il y avait une pression folle.

JÉRÔME : Ça ne vous fait pas chier que ce soit de loin pas votre meilleur film qui soit le plus gros succès de votre carrière ?

PATRICE LECONTE : Non, ça ne me fait pas chier du tout, sincèrement non, parce que si on raisonne comme ça alors on doit... on ne vit plus. Je veux dire par là qu'un succès, même si ce n'est pas mon film le plus personnel, c'est entendu, un succès ça rend tellement heureux. Sentir que les salles sont... C'est...

JÉRÔME : C'est auto suffisant.

PATRICE LECONTE : Bien sûr, et j'aurais vraiment mauvaise grâce à dire mon plus gros succès, c'est pas avec mon meilleur film. Non, c'est pas important ça. J'ai fait...

JÉRÔME : C'est le succès qui est important dans un film ? C'est pas le film pour vous ?

PATRICE LECONTE : C'est bien quand c'est les deux ensemble.

JÉRÔME : Mais le plus important, c'est quoi ?

PATRICE LECONTE : Le plus important, c'est le succès.

JÉRÔME : C'est vrai ?

PATRICE LECONTE : Oui sans blague, parce qu'on fait nos films pour ça. On fait nos films pour que les salles soient pleines, pour que les gens soient contents, enfin c'est plus basique que ça, on fait nos films pour plaire. Pas pour que moi je plaise mais pour que mon travail plaise, mes films plaisent. Quand j'ai fait des films que j'ai adoré faire et qui n'ont pas eu de succès, donc qui n'ont pas fait d'entrées, ça m'a...

JÉRÔME : Par exemple ?

PATRICE LECONTE : Ben par exemple le dernier, ou l'avant-dernier qui était un petit film très charmant, qui s'appelait « Voir la mer », que personne n'a vu, qui est mon plus gros échec, ça ne rend pas gai. Moi, ça me fout par terre. Y'a certains de mes confrères qui lorsqu'ils font des bides, se drapent dans leur dignité en disant le public ne m'a pas compris, etc... Non, le public a tout compris, quand je fais un bide c'est de ma faute, c'est parce que je n'ai pas réussi à faire un film qui intéresse les gens, qui les déplace, qui les motive. Non, mais souvent quand je parle de ça avec des amis cinéastes, réalisateurs, et que je tiens le même genre de propos, ils sont outrés.

JÉRÔME : C'est vrai ?

PATRICE LECONTE : Oui. Quoi ? Mais non, on peut faire un film formidable qui n'est pas reconnu ! Je dis ben oui, mais c'est quand même moins bien. C'est vrai, c'est moins bien.

Vous êtes bricoleur ?

PATRICE LECONTE : Et là on est rue quoi ? Les Arquebusiers étant loin.

JÉRÔME : J'en sais absolument rien !

PATRICE LECONTE : Vous ne connaissez pas la ville ?

JÉRÔME : Je ne suis pas Montois.

PATRICE LECONTE : On dit Montois.

JÉRÔME : On dit Montois.

PATRICE LECONTE : (*chantonne*) : toi, toi mon toit...

JÉRÔME : Tout à fait.

PATRICE LECONTE : Alors, je vais vous dire...

JÉRÔME : Y'a un enterrement.

PATRICE LECONTE : Hein, un enterrement ?

JÉRÔME : C'est joyeux aujourd'hui.



PATRICE LECONTE : Une gaité...

JÉRÔME : L'enfer !

PATRICE LECONTE : Non, c'était vraiment un enterrement ?

JÉRÔME : Oui.

PATRICE LECONTE : On n'est pas obligé de les suivre.

JÉRÔME : Non, on ne les suit pas, ils nous croisaient, ils allaient dans l'autre sens.

PATRICE LECONTE : Eux, ils reviennent du paradis.

JÉRÔME : Oui. Mon Dieu.

PATRICE LECONTE : Je signale que M. Bricolage est à 5' d'ici.

JÉRÔME : Je vois ça. Sur la route nationale.

PATRICE LECONTE : Vous êtes bricoleur ?

JÉRÔME : J'allais vous poser la question et je ne voyais pas le bricoleur en vous.

PATRICE LECONTE : Ah ben détrompez-vous.

JÉRÔME : Je me trompe ?

PATRICE LECONTE : Ben alors, je ne peux pas refaire une maison, la plomberie et l'électricité mais je touche ma bille, oui. Et j'aime bien en plus. Mais je ne suis pas un bricoleur fou avec son atelier, super outillé, non mais je ne suis pas manchot.



L'idée du succès après 40 ans de carrière

JÉRÔME : Je trouve ça dingue cette idée de succès après 40 ans de carrière ! De ne pas vouloir abandonner cette idée d'encore plaire au plus grand nombre...

PATRICE LECONTE : Non mais pourquoi après 40 ans, pourquoi est-ce que cette envie-là, l'envie de faire des films qui plaisent aux gens, pourquoi est-ce que cette envie-là s'éteindrait ?

JÉRÔME : Peut-être qu'en vieillissant à un moment y'a des choses qu'on doit impérieusement dire et des choses qui n'intéressent effectivement plus le plus grand nombre.

PATRICE LECONTE : Ah peut-être, mais non, ça ne me quittera pas ça, ... je suis plus attentif, beaucoup plus attentif aux chiffres, au nombre d'entrées le 1^{er} jour, combien on a fait, le 2^{ème} jour, sans être comme ça, ça m'intéresse plus que les critiques par exemple.



JÉRÔME : Avec la critique, vous êtes en guerre.

PATRICE LECONTE : Non. Je ne suis pas en guerre, je suis en paix.

JÉRÔME : J'ai lu des choses sur vous...

PATRICE LECONTE : Y'a super longtemps.

JÉRÔME : Vous étiez dur. Vous les qualifiez de ratés, vous étiez très fâché sur la critique.

PATRICE LECONTE : C'était il y a longtemps. J'ai pris un coup de sang. Non, mais il m'avait énervé. Il m'avait énervé mais pas sur des films à moi mais sur la tonalité générale. Bref, ça avec l'âge, (*chantonne*) avec le temps... avec le temps... on émaille l'émission de thèmes que j'extrait de chansons...

JÉRÔME : Tout à fait.

PATRICE LECONTE : D'accord.

JÉRÔME : C'est bienvenu.

PATRICE LECONTE : Oui bien sûr, ça fait des pauses. Avec le temps va tout s'en va mais non, tout ne s'en va pas, ce qui s'en va en tout cas c'est cette avidité que je pouvais avoir à lire les critiques, les papiers, qu'est-ce qu'il a écrit lui etc... Maintenant prrr ça m'est égal. En revanche c'est vrai que le nombre d'entrées, c'est pas pour s'en mettre plein les poches, ça n'a rien à voir avec ça, mais les entrées, savoir si le film se maintient ou si le film baisse, c'est vachement important aussi, ou si le film plaît ou ne plaît pas.

JÉRÔME : Mais est-ce que ça pervertit alors votre écriture ou votre manière de filmer, votre manière de faire un casting ? Est-ce que tout ce que vous faites est dirigé vers le succès et que ça pervertirait d'une certaine manière votre travail ?

PATRICE LECONTE : J'espère que non. Je ne peux pas parler avec des certitudes parce que c'est odieux les certitudes, mais j'espère que non, mais pour une simple raison, c'est qu'au départ je fais mes films pour moi, je fais mes films pour qu'ils me plaisent à moi, donc c'est vraiment une question de sincérité, je ne sais pas comment appeler ça, mais je n'ai jamais fait un film en me disant je vais mettre tel acteur et tel autre, je vais filmer comme ça parce que ça va plaire, parce que ça, ça devient du cinéma forcément racoleur quelque part, mais en revanche ce qui est vrai - et là vous avez un petit peu raison forcément, c'est que je n'oublie jamais qu'un jour ou l'autre si tout va bien la salle sera pleine, elle va s'éteindre et un film va se projeter et qu'il faut que les gens sortent en se disant : c'était super. Ça m'a plu, ça m'a touché, ça m'a ému. Qu'ils puissent dire le lendemain à des amis : je suis allé voir ça hier, c'était bien.

La passion inébranlable du cinéma

JÉRÔME : Elle est due à quoi, cette passion inébranlable pour le cinéma ? Quand vous dites à un moment je sais que les gens seront dans la salle, la lumière va se fermer, un film va être projeté, c'est presque une espèce de mantra magique. Ça vient d'où cet amour inébranlable ?

PATRICE LECONTE : Mais c'est parce qu'il y a cette magie-là dans les salles de cinéma. C'est-à-dire que le fait... quand je suis spectateur et que le film commence, et qu'un cinéaste s'il est doué et si il sait me raconter une histoire, si un cinéaste me prend par la main pour m'emmener sur l'écran, comme dans « La rose pourpre du Caire », pour que je sois avec le film, avec son histoire, que je vibre, que j'ai peur, que je sois ému, que je pleure, que je rie aussi, il y a une magie là-dedans. Il y a cette magie-là dans les livres aussi bien sûr, mais le cinéma a cette puissance formidable de vous embarquer dans des trucs, et en tant que spectateur, j'aime ça, qu'on me prenne par la main et qu'on m'embarque. Et en tant que réalisateur, je vais de l'autre côté, j'aime l'idée de prendre virtuellement la main des gens et de les emmener dans mon imagination, mes émotions, partager... enfin c'est vital, enfin c'est vital, le jour où je n'aurai plus ça chevillé au corps, pour le coup j'arrête, hein !



JÉRÔME : Mais est-ce que vous ne l'avez pas moins ? Parce que ces dernières années on a l'impression que le besoin de tourner des films n'est plus aussi impérieux pour vous. C'est-à-dire qu'il y a eu « Le magasin des suicides », adapté de Jean Teulé qui était une animation, que vous avez réalisée mais bon vous n'avez pas vraiment... c'est pas votre film, non mais pas comme un film... parce que vous vous êtes derrière la caméra quand vous filmez, vous êtes un des seuls réalisateurs qui met son œil dans la caméra, vous faites le chef opérateur aussi, donc... et ici il y a ce film qui est un film anglais, belge, qui n'est plus un film français, on dirait que ce besoin il est moins impérieux chez vous de faire des films.

PATRICE LECONTE : C'est vrai et c'est pas vrai. Là où vous n'avez pas complètement faux, c'est que ce besoin impérieux m'a pendant quelques temps quitté.

JÉRÔME : C'est vrai ?

PATRICE LECONTE : Oui.

JÉRÔME : Après quoi ?

PATRICE LECONTE : J'ai enchaîné 2 ou 3 films que je faisais alors pour des raisons foireuses, enfin des raisons moins impérieuses, qui n'avaient pas la même nécessité, par exemple j'ai fait un film qui s'appelait « La guerre des miss », que j'ai fait, je n'avais pas écrit le scénario, on m'a proposé ce film, j'avais un film, un projet qui s'était cassé la gueule juste avant, j'étais vacant, j'avais rien à faire, c'est pas que j'aie la peur du vide mais étant hyper actif, je me suis dit « ben merde je devais faire un film, je ne le fais pas ». Là-dessus on me propose un film, « La guerre des miss » et on me dit « Benoît Poelvoorde a donné son accord ». J'adore cet acteur ! Et j'ai fait le film, j'ai pris énormément de plaisir à faire le film, c'est pas la question, mais j'ai fait le film au départ uniquement parce que j'allais pendant 2 mois travailler avec Benoît Poelvoorde. C'est pas une raison nulle, hein ! C'est une bonne raison. Et j'ai adoré travailler avec lui, c'est un grand acteur ce type, vraiment, j'aimerais bien le retrouver d'ailleurs, mais entre ce film-là, puis un autre, puis des trucs qui s'effiloçaient, je sentais que je filais un peu un mauvais coton, qu'il était temps, soit que je m'arrête soit que je me regroupe, enfin que je me remotive. Et quand je me suis mis à faire, alors « Le magasin des suicides » c'est un film un peu à part, c'est un film d'animation, vous avez raison, mais quand j'ai fait « Une promesse », et je ne dis pas ça par opportunisme...

JÉRÔME : Qui sort maintenant.

PATRICE LECONTE : Qui sort maintenant, je ne dis pas ça pour lancer le film, vraiment pas...

JÉRÔME : Vous avez le droit.

PATRICE LECONTE : J'ai retrouvé ce plaisir-là, c'est-à-dire qu'avant « Une promesse », j'étais un peu chancelant, à me demander si je n'avais pas perdu ça, ce que vous définissiez.

JÉRÔME : Perdu la flamme.

PATRICE LECONTE : Oui la flamme, l'envie. Et ça m'a empêché de dormir, de me rendre compte que j'étais peut-être mal barré.

JÉRÔME : Ça doit être flippant.

PATRICE LECONTE : Et quand ce projet de – on va être contrôlés par la maréchaussée, ah c'est les douanes ! –

JÉRÔME : C'est les douanes.

PATRICE LECONTE : Hein ! C'est la douane ? Mais ils contrôlent quoi la douane ? Ils contrôlent pour savoir si on dit des conneries ? Si on fait de la contrebande de propos déplacés... - Et donc quand j'ai eu le projet de « Une promesse » j'ai pensé avec une espèce de certitude intime, j'ai pensé que c'était l'occasion de retrouver ce plaisir-là. Le plaisir que j'avais perdu.

JÉRÔME : C'est flippant non, de se dire la flamme est partie..

PATRICE LECONTE : Oui, c'est vraiment flippant. Non c'est flippant quand... ce qui était le plus flippant c'est d'avoir pendant quelques temps continué sans m'en rendre compte. C'est-à-dire que



quand j'ai fait le flash-back et je me suis dit « merde, j'étais en train de me perdre un peu », ça m'a fait peur.

J'espère être un vieux cinéaste qui a raison de continuer

JÉRÔME : Vous vous êtes déjà posé la question d'être et d'avoir été ? Parce que si on regarde votre filmographie, elle est... enfin vous êtes un des réalisateurs français à la filmographie la plus hallucinante. Elle est longue, vous le dites, 30 films, elle est parsemée de succès populaires incroyables, « Les bronzés », « Les spécialistes », « Viens chez moi j'habite chez une copine », des films splendides, « La fille sur le pont », « Le mari de la coiffeuse », « Le parfum d'Yvonne », etc...

PATRICE LECONTE : Et ?

JÉRÔME : Je ne sais plus ce que j'allais dire. C'était quoi le début de ma question ?

PATRICE LECONTE : Si, la question, ben attendez, je suis l'émission... heu pardon, moi je suis ce que je me raconte le chauffeur...

JÉRÔME : C'était quoi ?

PATRICE LECONTE : C'était : vous n'êtes pas... être et avoir été.

JÉRÔME : Oui !

PATRICE LECONTE : Ah, voilà ! C'est là qu'on était.

JÉRÔME : Justement...

PATRICE LECONTE : Quand on a fait...

JÉRÔME : Je recommence ma phrase. Et on voit à un moment dans votre carrière, c'est plutôt l'an 2000 où tout ça se tasse un peu, où le public n'est plus nécessairement au rendez-vous, si ce n'est pour « Les bronzés 3 », mais c'est une espèce d'héritage du passé etc., est-ce qu'à un moment on a peur d'avoir perdu le contact, de ne plus être en phase avec le public, surtout quand on recherche le succès comme vous dites.

PATRICE LECONTE : Sincèrement, comme toute ma vie a été parsemée de succès, d'échecs, de joie, de peine, comme une douche écossaise, très froid, tiède, chaud, etc... je me suis habitué à ces montagnes russes. Et la vie est maritime, on est en haut, on est en bas, quand on est en bas on sera en haut, quand on est en haut il faut se réjouir parce que peut-être on va être en bas. Bref. Le fait que je sois passé tout le temps, au cours de ces 40 années par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel fait que je ne suis pas inquiet de ça. Et puis aussi il y a des vieux cinéastes qui auraient mieux fait de s'arrêter à temps, c'est vrai, mais y'a des vieux cinéastes qui ont raison de continuer. Donc, j'espère être un vieux cinéaste qui a raison de continuer. Là où vous avez raison c'est qu'on puisse dire : oh dis donc il aurait mieux fait de s'arrêter lui, c'est plus très intéressant ce qu'il nous fait. Si ça me revient...

JÉRÔME : Ça n'a rien à voir, les gens peuvent penser ce qu'ils veulent. C'est vous, l'important. C'est ce que vous vous vivez.

PATRICE LECONTE : Ça c'est vrai, le seul étalon en or c'est le plaisir. L'envie. La fameuse envie d'avoir envie. (*il chantonne*). On parseme l'émission de quelques bouts de chansons. Donc, on a fait « L'envie d'avoir envie »...

JÉRÔME : Et « Avec le temps ».

PATRICE LECONTE : « Avec le temps » et « Toi, toi mon toit » aussi.

JÉRÔME : Et « Toi, toi mon toit ».

PATRICE LECONTE : Voilà.

JÉRÔME : On en a déjà 3.

PATRICE LECONTE : 3 et on n'est pas à l'abri d'un petit 4^{ème}...

JÉRÔME : On n'est pas près d'être arrivés non plus.

PATRICE LECONTE : Si l'occasion se présente.





Vous vous souvenez du jour où le cinéma vous émerveille pour la première fois ?

PATRICE LECONTE : Heu oui... Enfin c'est pas vraiment un premier film déterminant, le film fondateur vous savez, non, c'est un ensemble de choses, j'étais en province, à Tours, et à Tours j'aimais beaucoup le cinéma, mon père était très cinéphile, c'était sa seule passion, sa seule distraction en dehors de son métier, et ils nous emmenait au cinéma.

JÉRÔME : Il faisait quoi votre père ?

PATRICE LECONTE : Il était médecin. Et donc, il nous emmenait au cinéma, il avait une vie de fou, il travaillait comme un dingue, et dès qu'il avait un peu de temps, cinéma. Donc, il m'a communiqué, sans doute, involontairement, ce goût-là. Le cinéma. Mais ce qui a été plus fondateur, parce que le cinéma, ça me semblait être très lointain, faire des films oui, mais... enfin quand vous êtes adolescent, y'a pas de rêve impossible mais quand même, et il y avait à Tours un Festival très important qui était un Festival de court-métrage, maintenant il y en a dans toutes les villes des Festivals de court-métrage, mais un Festival du court-métrage, et d'un seul coup les films étaient plus proches, je ne me disais pas je peux en faire autant, mais un format court, une histoire, sur des moyens limités, ça me semblait faisable. Vous voyez ce que je veux dire. Et puis il y a eu les films de la Nouvelle Vague aussi, cette liberté de ton, de grammaire cinématographique, ce dépoussiérage d'un cinéma plus ancien...

JÉRÔME : Là vous avez quel âge ? 15, 16 ans ?

PATRICE LECONTE : Oh à tout péter oui. Oui. Même pas. Enfin le Festival du court-métrage, mon père était vraiment extra parce qu'il nous faisait, je dis *nous* parce que mon frère aîné a été mis dans le même sac, il nous faisait un mot pour nous excuser de sécher, de ne pas aller au lycée pendant, le Festival durait jeudi, vendredi, samedi, dimanche, 4 jours, et on n'allait pas au lycée avec la bénédiction du père qui nous autorisait, qui lui ces jours-là avait rayé depuis belle lurette tous ses rendez-vous pour n'avoir rien à faire et aller au Festival du court-métrage. – C'est quoi ça ? –

JÉRÔME : Ça, c'est splendide. Ça c'est le Grand Hornu.



Le Grand quoi ?

PATRICE LECONTE : Le Grand quoi ?

JÉRÔME : Le Grand Hornu.

PATRICE LECONTE : Thornu ou ?

JÉRÔME : Le Grand Hornu.

PATRICE LECONTE : Le Grand Hornu.

JÉRÔME : Oui c'est une ancienne cité minière, vous avez ici le coron, vous savez ce que c'est un coron...

PATRICE LECONTE : (*il chantonne « Les corons »*). Là, alors là...

JÉRÔME : Je vous ai tendu la perche !

PATRICE LECONTE : Un petit peu, franchement. Et j'ai pas encore chanté « On ira tous au paradis », mais j'attends la fin.

JÉRÔME : C'était le coron.

PATRICE LECONTE : Oui avec toutes les petites maisons pareilles.

JÉRÔME : C'est un coron historiquement très important parce qu'il est classé au patrimoine mondial de l'Unesco, parce qu'il est resté, vous voyez, chaque famille avait son jardin par exemple...

PATRICE LECONTE : Un petit jardin derrière chaque maison.

JÉRÔME : Oui. Et il y avait l'eau chaude grâce aux mines.

PATRICE LECONTE : Ah oui ?

JÉRÔME : Oui. Donc, c'est un endroit historique très important en Belgique.

PATRICE LECONTE : Et le fait que les maisons soient repeintes dans des couleurs un peu plus affriolantes et moins tristes...

JÉRÔME : Oui je pense qu'il y a eu des choses, pour entrer au patrimoine mondial de l'Unesco ils ont dû revoir certaines choses, mais voilà.

PATRICE LECONTE : Les maisons sont toujours habitées.

JÉRÔME : Bien sûr les maisons habitées.

PATRICE LECONTE : Est-ce que c'est devenu un quartier un peu branché du coup ?

JÉRÔME : Non.

PATRICE LECONTE : Non.

JÉRÔME : Non c'est pas devenu un quartier...si c'eut été en ville oui mais c'est pas le cas, donc non, c'est resté un quartier populaire.

PATRICE LECONTE : Là on n'est plus exactement dans Mons.

JÉRÔME : On n'est plus exactement dans Mons. On est juste à côté. Et nous allons aller dans ce bâtiment maintenant...

PATRICE LECONTE : Où il y a une exposition.

JÉRÔME : Du Grand Hornu, parce qu'en fait c'est devenu un musée.

PATRICE LECONTE : Ah oui très bien.

JÉRÔME : D'art contemporain.

PATRICE LECONTE : Ah bien.

Tony Oursler

JÉRÔME : Et je vous emmène voir justement un cinéaste qui n'en est pas un, c'est un vidéaste qui fait des films pas pour le grand monde, pas pour le plus grand nombre, il s'appelle Tony Oursler, il est américain, je ne sais pas si vous le connaissez...

PATRICE LECONTE : Non.



JÉRÔME : C'est un monsieur qui travaille depuis des années sur la vidéo et qui a décidé de ne pas projeter ses œuvres sur des écrans, en tout cas sur des surfaces planes, mais sur des tonnes d'autres formes. Il est fascinant. C'est quelqu'un qui a travaillé très longtemps avec David Bowie, qui a fait les scénographies de David Bowie et qui a fait, je ne sais pas si vous vous intéressez à la musique mais je vois que oui avec toutes vos allusions musicales...

PATRICE LECONTE : Variété hein.

JÉRÔME : Oui.

PATRICE LECONTE : C'est l'entrée des fournisseurs je vous signale.

JÉRÔME : C'est lui qui a fait le vidéo clip dans son atelier du grand retour de David Bowie, « Where are we now », c'est lui qui a fait ça, c'est un artiste très important dans le monde de l'art contemporain et je voulais juste vous confronter à ça. Son travail est absolument fascinant.

PATRICE LECONTE : Et bien confrontons !

JÉRÔME : Et puis juste l'endroit ça vaut le coup de le voir.

PATRICE LECONTE : Mais c'est un musée immense ou ils occupent une petite partie ?

JÉRÔME : Ils occupent une partie.

PATRICE LECONTE : Et les autres parties elles vont être dévolues à des choses culturelles...

JÉRÔME : Non y'a des bureaux, le musée occupe tout le bâtiment maintenant, vraiment c'est devenu le musée mais tout n'est pas un espace muséal. L'endroit est tout à fait surprenant. La cour intérieure ovale est magnifique.

PATRICE LECONTE : Oui mais à l'époque les gens qui y vivaient, qui y travaillaient n'avaient pas une vie très rigolote.

JÉRÔME : Oh non.

PATRICE LECONTE : C'est le moins qu'on puisse dire.

JÉRÔME : Oh non. C'était énormément d'Italiens notamment ici.

PATRICE LECONTE : Ah oui. Les mines employaient beaucoup d'Italiens ?

JÉRÔME : Oui.

PATRICE LECONTE : Mais parce que...

JÉRÔME : Moi j'en suis un pur produit.

PATRICE LECONTE : C'est vrai ?

JÉRÔME : Oui.

PATRICE LECONTE : Est-ce qu'on dit un Rital, des Ritalux ?

JÉRÔME : Non on dit un Rital, des Ritals. Et vous qui avez un petit air coquin, qui aimez les femmes et la sensualité, il faut que vous regardiez les portes, elles sont magnifiques, il y a des fesses de femmes dans les portes.

PATRICE LECONTE : Il y a ?

JÉRÔME : Des fesses. Notamment dans celle-là.

PATRICE LECONTE : Sans blague ?

JÉRÔME : En acier, très belles.

PATRICE LECONTE : C'est pourtant vrai.



La visite



PATRICE LECONTE : Bon ben c'était très bien cette visite, je vous remercie parce que...

JÉRÔME : Ça vous fait peur l'art contemporain, a priori.

PATRICE LECONTE : Non ça me fait peur... je crains toujours le pire parce que ces gens-là se prennent très au sérieux. Et ils nous présentent... y'a pas longtemps dans une ville très lointaine, peu importe où, je vais au Musée d'art contemporain du design. Et puis dans des pièces immenses il y avait 3 boîtes d'allumettes ouvertes avec 3 ouvertures différentes et dedans des allumettes déjà brûlées. Je me dis merde y'a un mec qui a oublié ses boîtes d'allumettes. Non, non, c'était signé. C'est un exemple mais ça me rend fou parce que je n'arrive pas à chasser de mon esprit le fait que ces gens-là se foutent de nous et que les marchands, le snobisme, les clients, tout ça entretient leur mégalomanie creuse.

JÉRÔME : Pour certains hein. Y'en a d'autres qui...

PATRICE LECONTE : Pour certains, justement ce qu'on vient de voir, c'est pour ça quand on m'a dit on va aller voir ça, un vidéaste, hop hop hop, voyons voir, et ce qu'il fait est formidable mais parce qu'il y a une dimension d'humour, il y a de l'esprit, de l'imagination, c'est barré, c'est très abouti, ce n'est pas je-m'en-foutiste, on sent quelqu'un qui a une idée, qui est opiniâtre, qui bricole ses trucs...

JÉRÔME : Un artisan.

PATRICE LECONTE : Oui un artisan artiste. Ça m'a plu beaucoup.

JÉRÔME : Très bien.

PATRICE LECONTE : Vraiment. Le lieu est formidable.

L'humour, ça a été une évidence chez vous ?

PATRICE LECONTE : Oui parce que quand j'étais petit, j'étais gros et on m'appelait Babar, et les gros pour arriver à attirer l'attention la seule solution c'est de faire marrer les gens, donc ça a été assez



vite... Je ne sais pas si c'est parce que j'étais gros que ça me plaisait de faire marrer les gens mais ça m'a toujours plu de faire rire ou de sourire. C'était comme une espèce de nature.

JÉRÔME : Et vos premiers courts-métrage chez vous, quand vous aviez 15 ans, avec la caméra Beaulieu du père c'est déjà des choses rigolotes ?

PATRICE LECONTE : Oui. C'est des choses rigolotes à 14, 15, 16 ans, et puis après on se prend au sérieux, on écrit de la poésie, seul devant la mer et on fait des films torturés et tordus, j'ai fait ça aussi, puis après, on devient un grand garçon, ou prétendu tel, on quitte les culottes courtes et on se met à faire des choses, mais tous mes premiers films, mes courts-métrages, l'essentiel c'était des choses drôles même les films d'animation en papier découpé, c'était des trucs un peu déconneurs.

JÉRÔME : Comment ça se fait, parce que vous êtes... vous allez bosser au début de votre carrière, si je ne me trompe pas, aux Cahiers du Cinéma...

PATRICE LECONTE : Oui.

JÉRÔME : Au début des années 70.

PATRICE LECONTE : Oui.

JÉRÔME : C'est Tavernier, c'est Resnais, c'est... j'imagine, et vous, vous êtes critique là-bas, aux Cahiers du Cinéma, sur tous ces cinéastes extrêmement prestigieux, mais par contre vous dites, moi je vais faire des films mais ça va être des films marrants, alors que je travaille aux Cahiers du Cinéma. C'est très étrange.

PATRICE LECONTE : Mais Les Cahiers du Cinéma c'est une espèce de parenthèse qui est bizarre, qui m'est tombé dessus presque par hasard parce que je connaissais des gens, Jean-André Fieschi qui était un prof que j'avais eu quand je préparais l'Ecole du Cinéma, bref, et comme il trouvait que ce que j'écrivais tenait debout, il m'a dit « ben si tu veux écrire des papiers pour Les Cahiers, de temps en temps il y a des films dont personne ne veut parler aux Cahiers », donc je ne parlais pas de Resnais, Tavernier et Coppola, non, pas de danger, mais je parlais des films plus biscornus. Je me souviens que le premier texte que j'avais écrit c'était sur un long-métrage de Walerian Borowczyk qui était un film d'animation génial, qui s'appelait « Le théâtre de Monsieur et Madame Kabal », j'adorais ce film et il m'avait dit « ben tiens puisque tu t'intéresses au dessin et que tu connais le dessin animé, écris parce que personne des Cahiers ne veut écrire ». Donc c'est comme ça que je me suis retrouvé à écrire quelques textes dans Les Cahiers du Cinéma, mais pas beaucoup, et en plus moi je mettais un point d'honneur, on ne va pas reparler des critiques hein, mais je mettais un point d'honneur à ne parler que des films que j'aimais. Je ne faisais des textes que parce que j'avais aimé le film. Et c'est d'ailleurs assez intéressant, on peut faire ça soi-même quand on va au cinéma, on remarque que quand on va au cinéma, quand on n'aime pas un film et qu'on en parle avec ses copains, c'est assez facile de trouver des arguments pour dire pourquoi le film ne nous a pas plu et de descendre en flamme si besoin est. En revanche quand on aime un film c'est plus difficile de mettre la main sur des raisons de pourquoi j'ai aimé le film, et d'arriver à les communiquer. Si j'ai adoré un film et que j'essaie de vous dire pourquoi vous devriez y aller, peut-être que je vais être embarrassé de trouver les bons arguments. Et pour vous dire « n'y va pas », c'est pas la peine, je trouverai toujours ce qu'il faut. Donc le fait, c'est pas pour positiver tout, c'est pas ça, mais oui le fait d'arriver à comprendre pourquoi on aime un film c'est une réflexion qui est, même si on n'en parle pas avec ses copains d'ailleurs, mais c'est une réflexion qui est vraiment intéressante à faire.





J'ai fait une Ecole de cinéma

JÉRÔME : Et vous avez fait une Ecole du cinéma donc après ces premiers courts-métrage chez vous, avec la caméra de papa...

PATRICE LECONTE : Oui, j'ai fait une Ecole du cinéma, ça s'appelait, ça s'appelait parce qu'elle n'existe plus cette école, ça s'appelait l'IDHEC, l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques, non, pas culinaires, qui est devenue la FEMIS, et d'ailleurs c'est un épisode assez marrant, ça durait 2 ans l'IDHEC, moi j'ai préparé l'IDHEC parce que provincial, monté à Paris, faire du cinéma, ma famille ne s'y est jamais opposée, mais être reçu à l'IDHEC c'était quand même... un tampon de... « ah ben oui il a raison ». Mais l'IDHEC c'était vraiment poussiéreux, désuet, c'était un vieil institut...

JÉRÔME : Où vous n'avez rien appris.

PATRICE LECONTE : Ah que dalle.

JÉRÔME : C'est vrai ?

PATRICE LECONTE : Ah mais rien ! Mais rien de rien. Non, sans rire.

JÉRÔME : Mais qu'est-ce qui fait un cinéaste alors si vous n'avez rien appris ?

PATRICE LECONTE : Parce que j'ai beaucoup plus appris en tournant moi-même des petits films, en essayant de m'exprimer par l'image, d'arriver à comprendre pourquoi ça, ça marchait, ça marchait pas, enfin je suis un self-made man réalisateur et surtout, et aussi et surtout en allant voir les films des autres, en allant au cinéma.

JÉRÔME : Donc l'école pour devenir cinéaste ?

PATRICE LECONTE : Si, c'est bien, parce que la FEMIS c'est devenu bien, je suis sûr qu'on peut enseigner le cinéma, communiquer certains principes, certaines choses basiques, donner envie, faire comprendre, réfléchir, des tas de choses sont possibles à communiquer mais il se trouve que... mais c'est pas... on n'est pas obligé de faire une école pour faire des films, hein ! mais enfin il se trouve qu'à l'époque l'IDHEC c'était... alors c'était affreux parce que je rêvais de l'IDHEC, alors là pour le coup être reçu à l'IDHEC c'était le nirvana, le paradis, être reçu à l'IDHEC, quand on pense qu'il y avait 800 candidats pour 7 places, on se dit... j'aurais adoré être reçu dernier, ça aurait fait chic, j'étais



que avant-dernier. Bon, et alors mon rêve se concrétisait parce que pour moi quand un réalisateur avait fait l'IDHEC c'était cadour. Et il se trouve que j'ai fait l'IDHEC en 67-68...

JÉRÔME : Donc y'a personne aux cours.

PATRICE LECONTE : Qu'il y a eu les événements de mai, que l'Institut a été fermé, Institut occupé, les CRS vont arriver, charger... et donc mai 68 m'a confisqué mon rêve, parce qu'après l'IDHEC ça s'est barré en couilles, c'est devenu un peu n'importe quoi la deuxième année d'études, mais je rêvais d'IDHEC depuis toujours, je monte à Paris, je prépare, je suis reçu à ce concours terrible, j'ai explosé de joie, je fais l'IDHEC, d'abord déception Institut poussiéreux et deuxième déception, merde voilà mai 68, on arrête tout. C'est affreux.

JÉRÔME : C'est dingue.

PATRICE LECONTE : Affreux.

J'ai fait de la bande dessinée

JÉRÔME : Vous faites quoi alors ?

PATRICE LECONTE : A ce moment-là ?

JÉRÔME : Après 2 ans, si vous n'avez rien appris.

PATRICE LECONTE : Ben après 2 ans j'ai fait de la bande dessinée.

JÉRÔME : C'est ça, donc vous avez rencontré Marcel Gotlib.

PATRICE LECONTE : J'ai rencontré Gotlib.

JÉRÔME : Comment ?

PATRICE LECONTE : Ben, en lui écrivant. Je lisais Pilote qui était un magazine de BD vraiment formidable, j'étais vraiment dingue de ce que faisais Gotlib, je lui ai écrit au journal, je lui ai dit « voilà je suis étudiant de cinéma, ce que vous faites est merveilleux, ça me fait rire toutes les semaines, j'adorerais faire votre connaissance ». Et puis il m'a dit « ben allons prendre un café un de ces jours ». On s'est connus comme ça, on est devenus copains, on allait au cinéma ensemble, parce que je sentais bien qu'il était très cinéophile. Et puis un jour, je lui ai montré des dessins que je faisais, il m'a dit je vais les montrer à Goscinny, qui dirigeait Pilote, puis Goscinny m'a dit « venez travailler au journal ». Ça s'est fait comme ça.

JÉRÔME : Et vous faisiez quoi ? Des planches.

PATRICE LECONTE : Et je faisais des planches. Je planchais sur des planches.

JÉRÔME : Mais quoi ?

PATRICE LECONTE : J'ai pas fait... j'avais pas de héros récurrent, je n'avais pas d'album, c'était toujours des histoires en 2 pages, 8 pages, 6 pages, 1 page, très disparate, et c'était toujours... oui ça aussi c'était des pages drôles, c'était poilant quoi.

Le premier film, « Les Vécés étaient fermés de l'intérieur »

JÉRÔME : Et alors votre premier film, « Les Vécés étaient fermés de l'intérieur », vous allez l'écrire avec Gotlib justement.

PATRICE LECONTE : Je l'écris avec Gotlib parce qu'à Pilote j'ai travaillé pendant 5 ans, je faisais des courts-métrage en parallèle, et avec Gotlib on s'est dit « tiens ce serait bien d'écrire un long-métrage ». Et on a écrit un long-métrage qui est devenu, enfin qui s'appelait déjà « Les Vécés étaient fermés de l'intérieur », d'ailleurs ça ne s'appelait pas comme ça, ça s'appelait « Les Vécés sont fermés de l'intérieur », et le patron de Gaumont, Alain Poiret, paix à son âme, était très content de produire ce film parce que Coluche, Rochefort... Coluche, l'étoile montante... Et le titre vraiment ça ne passait



pas. « Les Vécés sont fermés de l'intérieur » il ne voulait pas, donc j'ai cherché d'autres titres à lui proposer, parce que j'étais bon gars quand même, c'était mon premier film...

JÉRÔME : Oui, on ne la ramène pas trop.

PATRICE LECONTE : Non. Et il me disait « Les Vécés sont fermés de l'intérieur », c'est pas possible, j'ai l'impression de voir la cuvette, il me disait, alors que si ça s'appelle « Les Vécés étaient fermés de l'intérieur », c'est à l'imparfait, je la vois moins. Donc ça s'est appelé « Les Vécés étaient fermés de l'intérieur ».

JÉRÔME : Et ça a été un enfer à tourner.

PATRICE LECONTE : Oui.

JÉRÔME : C'est vrai ?

PATRICE LECONTE : Oui. C'était assez infernal, parce que moi je bichais comme s'est pas permis...

JÉRÔME : Premier film.

PATRICE LECONTE : Premier film... Et ça s'est très mal passé. Pas avec Coluche, ça s'est très mal passé avec Rochefort. Avec Jean Rochefort, ça a été une guerre tout le temps, on ne se parlait pas, c'était affreux.

JÉRÔME : Il ne voulait plus vous parler sur le plateau.

PATRICE LECONTE : Non, il ne me parlait pas.

JÉRÔME : Il vous prenait pour un incapable.

PATRICE LECONTE : Pour un nul, totalement nul, oui. Alors j'étais pas totalement nul, mais j'étais sûrement très maladroit, j'étais plus passionné de caméras, de travelling, je ne savais pas bien faire avec les acteurs donc je ne savais pas trop quoi leur demander, enfin je ne m'y prenais forcément pas très bien, mais il aurait pu s'il avait eu 2,5 gr de bienveillance, il aurait pu pardonner ça, ce qu'on appelle les erreurs de jeunesse.

JÉRÔME : C'est dingue parce que ça va devenir un de vos acteurs fétiches.

PATRICE LECONTE : Oui, mais c'est parce que je voulais prendre ma revanche. Enfin non...

JÉRÔME : Ça veut dire quoi : il n'avait pas de bienveillance, Rochefort ?

Jean Rochefort

PATRICE LECONTE : Ben c'est-à-dire que lui c'était un vieux briscard, il avait déjà fait plein de films, avec des grands metteurs en scène, là il accepte un premier film, il se sent un petit peu clown blanc d'un tandem dont Coluche sortait vainqueur, parce que Coluche, c'était vraiment à ce moment-là une très grosse vedette, il venait de faire l'Olympia, et il vivait dans une période de sa vie pas très harmonieuse, enfin tout ça le chamboulait beaucoup et il était anéanti d'avoir fait ce film, quoi !

JÉRÔME : Donc, j'imagine c'est la haine.

PATRICE LECONTE : Oui.

JÉRÔME : Qu'est-ce qui va vous pousser à retourner vers Jean Rochefort ? Parce qu'il vous a détesté et vous l'avez probablement détesté.

PATRICE LECONTE : Ah je l'ai haï comme c'est pas permis. Les années ont passé, j'ai fait plein d'autres films, « Les bronzés »... et quand après 10 ans, attends, 75, 80... oui plus de 10 ans, 12 ans, quand je prépare « Tandem », parce que moi j'avais continué à le voir dans les films des autres, on ne s'était jamais vus en vrai, bien sûr, ni parlé...

JÉRÔME : Pendant 10 ans, rien !

PATRICE LECONTE : Ben non. Puis quoi encore ? Mais quand j'ai eu le projet de « Tandem », je me suis dit « Jean, ce serait vraiment formidable ». Puis c'est peut-être l'occasion de lui prouver qu'il



s'est trompé sur mon compte, enfin il doit y avoir quelque chose qui appartient à la fierté, l'honneur, je ne sais pas comment appeler ça.

JÉRÔME : C'est dingue de demander à son ennemi de retravailler avec lui.

PATRICE LECONTE : Ah ben, c'est le syndrome de Stockholm. Non, oui, c'est dingue mais le temps a passé et puis j'avais vraiment envie de lui prouver que... peut-être pas qu'il s'était trompé sur mon compte mais enfin que... enfin j'avais envie de lui prouver quelque chose, de ne pas le laisser sur cette impression-là et puis on a fait... C'est l'acteur, avec Michel Blanc, avec qui j'ai fait le plus de films. 7 films.

JÉRÔME : Et vous avez appris à l'aimer ? Ou c'est juste un bon acteur ?

PATRICE LECONTE : Non, c'est un très bon acteur, j'ai appris à l'aimer, mais je suis obligé de reconnaître qu'il y a tout le temps, pour le restant de, jusqu'à mon dernier souffle il y aura dans un petit coin de mon disque dur une cicatrice qui ne sera jamais tout à fait refermée. Il y a un passé, un passif, il y a cette expérience très malheureuse du premier film avec Jean qui laissera tout le temps un petit quelque chose, que je n'arriverai jamais à oublier.

JÉRÔME : Mais pourquoi vous l'utilisez alors ? Pourquoi vous lui donné des rôles si magnifiques ?

PATRICE LECONTE : Mais parce que c'est un acteur formidable et qu'il a une folie, quelque chose qui m'enchante. Oui, c'est un acteur vraiment formidable. Et j'ai fait plein de films avec lui et tout le temps avec la belle et bonne surprise de le filmer, mais avec toujours cette petite ombre au tableau, qui n'est pas grand-chose, mais il y aura toujours une petite ombre entre nous. Je ne sais pas s'il la ressent, s'il la vit, s'il la voit, cette petite ombre, mais moi je sais qu'elle est là. Mais c'est pas grave, c'est pas plus grave que ça, je ne suis pas maso, si vraiment je ne m'entendais pas avec lui, si je ne trouvais pas que c'est un bon acteur, si je me disais que je n'arrive pas à surmonter l'expérience malheureuse des « Vécés », je ne travaillerais pas avec lui. Je ne cherche pas les emmerdes.

Une belle vie professionnelle

JÉRÔME : Qu'est-ce qui a rendu votre vie belle professionnellement ? C'est d'avoir fait des films ou que ça vous a permis de côtoyer des gens parfois géniaux ?

PATRICE LECONTE : Franchement, c'est un ensemble mais ce qui a rendu ma vie belle, on en revient, la boucle est bouclée, on en revient à cette notion de toucher les gens, ce qui a rendu ma vie belle, c'est de me rendre compte que je ne m'étais pas trompé de chemin en voulant faire des films et que j'ai fait des films - bon y'a des films qui ne sont pas bien, mais d'avoir fait des films qui ont plu aux gens, c'est très gratifiant, enfin ça rend heureux quoi. Y'a pas que ça qui rend la vie belle, enfin les filles qu'on a eues, ma vie en dehors du cinéma, même si le cinéma c'est toute ma vie, il y a une vie en dehors du cinéma que j'arrive à ménager de manière plutôt jolie.

JÉRÔME : Hyperactif comme vous êtes...

PATRICE LECONTE : Ah oui.

JÉRÔME : 30 films en 40 ans, c'est...

PATRICE LECONTE : Et puis, hyperactif du matin au soir, c'est ça qui est tuant pour l'entourage, les gens hyperactifs, c'est soûlant. Moi je suis incapable de m'allonger, de rêvasser en regardant les nuages, je peux le faire mais au bout de 10 minutes je suis debout. Non c'est tuant pour les gens, pour les gens qui vivent avec.

JÉRÔME : Vous avez réussi à avoir une vie à côté, malgré ça ?

PATRICE LECONTE : Oui, j'arrive à préserver, à me sauver, bah avec l'âge je me calme un petit peu quand même, mais par exemple quand je suis loin au soleil, à la campagne, je prends mon vélo et je pédale comme un âne, je ne peux pas rester... pardon hein mais je ne suis pas un branleur. Il y a beaucoup de branleurs dans ce métier mais, tant pis pour le mot, mais non, enfin j'aime ce que je fais,



j'ai pas beaucoup de mérite, c'est quand même plus facile d'aimer ce qu'on fait quand on est cinéaste que quand on est caissière dans une grande surface.



Les années gris foncé

JÉRÔME : C'est sûr. Et après « Les Vécés » qui est quand même un épisode difficile, surtout que c'est pas non plus un succès colossal...

PATRICE LECONTE : Non, si ça avait été un succès on aurait tout oublié.

JÉRÔME : Là y'a « Les bronzés », « Les bronzés font du ski »...

PATRICE LECONTE : Non pas après.

JÉRÔME : Et là c'est quoi...

PATRICE LECONTE : Non pas après. C'est-à-dire qu'il y a 3 ans entre l'échec des « Vécés » et « Les bronzés » 1. Et 3 ans qui sont... ça je n'aimerais pas les revivre, hein !

JÉRÔME : C'est vrai ?

PATRICE LECONTE : Gris foncé. Pas un rond, loyer, premier enfant, première fille qui naît... vraiment pas de ronds, et puis pas envie d'appeler au secours ma famille et dire à mon père « aide moi je t'en supplie, j'ai plus un rond ». Enfin, j'ai vendu tous mes bouquins, enfin je voulais tenir le coup, mais jeune marié, jeune père, un film un échec, je faisais des petits travaux pour la télévision, les magazines, la Nouvelle Rose à Bagatelle...

JÉRÔME : Et qu'est-ce qui vous donne la gnac de continuer ? Parce qu'on sait qu'une jeune épouse et un enfant ça peut aussi monopoliser tout un homme qui en oublie la route qu'il avait imaginée qu'il allait suivre.

PATRICE LECONTE : Alors très sincèrement, si mes amis du Splendide, qui étaient devenus mes amis parce que j'allais voir leurs spectacles, on avait sympathisé, que c'était facile, le café-théâtre, et eux ils avaient aimé mon premier film, donc le contact avait été plus rapide, sincèrement, avec le recul, si je fais une fois de plus le flash-back et le test du rétroviseur...

JÉRÔME : Tenez, le voilà.

PATRICE LECONTE : Non ça va, j'ai le mien, si je fais le test du rétroviseur, je me dis parfois si le Splendide ne m'avait pas proposé de tourner « Les bronzés », je ferais quoi aujourd'hui ? Est-ce que je serais dans votre taxi à parler de tout ça ? Peut-être pas, je ne sais pas, j'en frémis. Parce que c'est



vrai que « Les bronzés », ça a été non pas tac tac badaboum, mais d'un seul coup des ailes qui vous poussent dans le dos, des ailes du succès c'est entendu mais des ailes du mieux-être, du « ouf quoi j'ai eu raison de m'accrocher ». Un soulagement incroyable. Surtout qu'on ne s'est pas arrêtés là, on a fait « Les bronzés font du ski », puis après les comédies qui ont suivi. Donc, il y a eu un départ serein, j'étais libéré de cette grisaille qui a été ce film très douloureux, puis 3 ans encore plus douloureux.

Le départ des « Bronzés »

JÉRÔME : Donc vous jouissez ou quoi ? « Les bronzés », « Les bronzés font du ski » c'est une jouissance pour vous ?

PATRICE LECONTE : Oui, et comment ! Mais une jouissance attentive parce que j'ai des tas de défauts mais j'ai quelques qualités dont la lucidité. Je sais que dans ce métier, rien n'est acquis définitivement et que ce n'est pas parce que vous faites « Les bronzés » que vous pouvez rouler des mécaniques et dire : c'est moi qui ai fait « Les bronzés » les gars... On peut vous confisquer votre jouet à chaque instant. Enfin c'est pas un jouet. La douche écossaise dont je parlais tout à l'heure, on monte très haut, on tombe très bas...

JÉRÔME : Ça, vous allez mettre du temps à l'apprendre parce que finalement après « Les bronzés », parce que les succès vont quand même s'enchaîner d'une manière pratiquement systématique au début.

PATRICE LECONTE : Oui, c'est très juste, mais n'oublions pas que le premier film a été un échec, douloureux et cuisant, donc ça me reste. Si j'avais commencé... si mon premier film avait été « Les bronzés » je serais sûrement devenu un type odieux, on ne pourrait même pas s'adresser la parole. Alors que là, on converse très agréablement.

Pause fast food

JÉRÔME : Très agréablement. Ça fait longtemps que vous n'avez pas chanté. En tant qu'hyperactif vous aimez les fast-foods ?

PATRICE LECONTE : Oui. On doit s'arrêter ?

JÉRÔME : Vous n'avez pas faim.

PATRICE LECONTE : Si. Ils font des Nuggets ? Ah c'est Quick ! Je ne connais pas bien Quick.

Ah ben voilà on va faire des chicken dips. chicken dips, une boîte de... ah il est 12h45 ! Sans déconner ! Ben une boîte de 12. Non j'allais dire une boîte de 4, ben non ! Je croyais qu'il était 11h, 11h30.

JÉRÔME : Mais pas du tout.

PATRICE LECONTE : Ah d'accord. Oui. Alors on va passer commande vraiment ?

JÉRÔME : Oui.

PATRICE LECONTE : Très bien alors je prends – on ne peut plus reculer – ah si, vous pouvez reculer pour que je voie des boîtes de combien ? Je crois que c'est 4, 7, 11. (*quelqu'un klaxonne*)- Oh oui, ça va ! 4, 7, 10. Ben je prends une boîte de 7.

JÉRÔME : C'est bien ça.

PATRICE LECONTE : 7. Ah oui, quelle sauce ? Ah ben, sauce curry. Une boîte de 7, sauce curry, coca light. Un coca light, est-ce qu'on peut chanter quelque chose sur coca light ?

JÉRÔME : Coca light y' a pas grand-chose.

PATRICE LECONTE : (*Il chantonne*), la coca je te veux si tu veux de moi... Je saute du « coq à light »...



JÉRÔME : Voilà. Vous avez une connaissance inépuisable de la variété française ou quoi ?
PATRICE LECONTE : Oui mais ma chanson préférée c'est, et j'ai pas eu l'occasion là...
JÉRÔME : C'est quoi ?
PATRICE LECONTE : C'est une chanson de France Gall et Michel Berger, « Si maman si ».
JÉRÔME : C'est votre chanson préférée ?
PATRICE LECONTE : Oui. C'est celle que je préfère.
JÉRÔME : Il faut que je commande ici moi, non ?
PATRICE LECONTE : Ben oui, c'est marqué « commande ». Il nous tutoie.
JÉRÔME : Bonjour !
PATRICE LECONTE : Et il répond : pas la peine d'hurler.
JÉRÔME : Bonjour ! J'aimerais svp des chicken dips, 7.
(je vous mets quelle sauce ?)
PATRICE LECONTE : Curry.
JÉRÔME : Curry.
(curry, voilà).
JÉRÔME : Et juste un hamburger svp.
PATRICE LECONTE : Et un coca light.
(7 dips au curry et un hamburger, c'est ça ?)
JÉRÔME : Et un coca light.
(un grand ?)
PATRICE LECONTE : Un moyen.
JÉRÔME : Un moyen. Merci, c'est tout.
(ça fait 8,49 euros, vous pouvez avancer).
JÉRÔME : Très bien, merci.

Jean Echenoz, mon écrivain préféré

PATRICE LECONTE : Oh là... Y'a des kinder surprise sans les surprises.
JÉRÔME : Allez-y.
PATRICE LECONTE : Mais non, c'est vide.
JÉRÔME : Non, c'est pas vide.
PATRICE LECONTE : Ah j'aurais pas dû l'ouvrir.
JÉRÔME : Allez-y.
PATRICE LECONTE : C'est écrit à l'envers.
JÉRÔME : Mais non.
PATRICE LECONTE : Ah non, pardon. J'ai failli me retourner. « Accommodé avec un regard et un sourire approprié, le silence peut donner d'excellents résultats », Jean Echenoz. Cette phrase est très jolie, et comme j'adore Jean Echenoz qui est sans doute mon écrivain préféré, « Le silence peut donner d'excellents résultats », ça tombe bien, on va manger.
JÉRÔME : Il est suisse, Jean Echenoz non ?
PATRICE LECONTE : Je ne suis pas sûr. Il a un nom à consonance un peu suisse mais non je ne crois pas.
JÉRÔME : C'est votre écrivain de chevet.
PATRICE LECONTE : Oui j'adore. J'adore Jean Echenoz.
JÉRÔME : Il a écrit quoi de dingue qu'il faut lire ?



PATRICE LECONTE : De dingue, c'est-à-dire... les derniers c'est « Ravel », c'est « Courir », un bouquin qui s'appelle « Au piano ». Le premier que j'avais lu s'appelle « Nous trois ». « Nous trois » c'est... commencez par celui-là.

JÉRÔME : « Nous trois ».

PATRICE LECONTE : Lisez « Nous trois ». J'allais dire c'est un film, non, c'est un livre absolument formidable. Mais parce que c'est un styliste, les histoires qu'il raconte sont brillantes, bizarres, décalées, barrées, mais c'est écrit, mon Dieu, pffff, le style d'Echenoz...les écrivains qui... on va encore convoquer les bons vieux duettistes le fond et la forme, mais la forme c'est très important. Moi il m'arrive de lire des livres -, je me dis bon ça m'intéresse, c'est pas mal mais c'est écrit comme ça quoi.

JÉRÔME : Mais bien sûr. Au cinéma, c'est chiant d'aller voir un film de cinéma où on fait de la télé. On a envie de voir du cinéma en plus d'une belle histoire.

PATRICE LECONTE : Je le remets dedans. Mais le hic, - non je ne vous appelle pas Loïc, le hic - vous n'oubliez pas de baisser la vitre parce que sinon on ne mangera jamais !

JÉRÔME : Allez-y, ça m'intéresse ce fond et la forme.

PATRICE LECONTE : Oui, on va en parler. Les chicken, non c'est pas... des nuggets. On était au Mac ?

JÉRÔME : On était au Mac.

PATRICE LECONTE : Au Mac burger. Non, le fond et la forme, ce qui se passe c'est qu'on se rend compte, parlons de livre si vous voulez, mais de film...

JÉRÔME : Bonjour.

PATRICE LECONTE : Commande n° 28 03. Un film qui a une très bonne histoire mais qui est filmé n'importe comment, qui est filmé comme mes genoux, aura toujours plus de succès qu'un film qui raconte un truc pas terrible mais qui est filmé brillamment. Le fond - merci..

JÉRÔME : Le fond l'emporte sur la forme au cinéma pour vous ?

PATRICE LECONTE : Oui. Il ne s'agit pas de faire un hit-parade pour savoir lequel des deux l'emporte mais ce qui est idéal c'est...

Et vous, vous êtes quoi ? Un bon raconteur d'histoire ou un bon cinéaste ?

PATRICE LECONTE : C'est quoi la différence ?

JÉRÔME : Ben la différence c'est quelqu'un qui va savoir cadrer pour amener une histoire et la raconter correctement et quelqu'un qui va faire du cinéma, qui va nous enchanter par la forme également.

PATRICE LECONTE : Non mais on ne peut pas enchanter que par la forme, parce que ça, ça donne des films forcément un petit peu creux. S'il n'y a que la forme, si c'est brillamment filmé, mais si ça ne raconte rien de passionnant, ça ne le fait pas, comme on dit.

(bruit du sachet).

JÉRÔME : Je suis à vous hein. Hop. Votre repas.

PATRICE LECONTE : Merci beaucoup monseigneur.

JÉRÔME : De luxe d'ailleurs.

PATRICE LECONTE : Votre serviette...

JÉRÔME : Je vous ai invité vous ne m'avez même pas dit merci.

PATRICE LECONTE : Je regarde d'abord si c'est bon, je ne connais pas. Non mais - oh ben tiens, ils en ont mis un paquet - Non, je vous remercie mais, je ne vous remercie pas d'avoir payé mon repas mais je vous remercie d'avoir eu cette intention délicate, de m'avoir emmené au Mac Do. Et en plus, au Mac Do pardon, au Quick, c'est belge, c'est ça ? Mac Do c'est amerloque. Mais oui, je vous



remercie de m'avoir amené là parce que je connais très bien le Mac Do et je connais très mal le Quick, donc je vais pouvoir faire le banc d'essai de la nourriture rapide... y'en a des Quick à Paris.

JÉRÔME : Oui. Vous êtes accro du fast-food ?

PATRICE LECONTE : Merde, c'est chaud ! Tant mieux. Je ne vais pas dire accro mais c'est vrai que j'aime bien ça pour une raison très simple, c'est le seul endroit, quand on n'est pas chez soi, c'est le seul endroit où on puisse manger seul. Vous ne pouvez pas aller dans un restaurant pour manger seul. Donnez-moi la carte, très bien, des coquilles St Jacques... d'accord. On a l'air de... on a l'impression d'être seul dans la vie quand on va seul au restaurant.

JÉRÔME : C'est triste.

PATRICE LECONTE : Au Mac Do, on s'en fout d'être seul. Et puis, on mange vite, ça va vite. Quand je suis en repérage pour un film, avec l'équipe, mais ils commencent à me connaître, le repérage c'est avec l'assistant, le chef opérateur, le décorateur, on est une petite troupe de 6, et quand on s'enquille au restaurant et qu'on commence à commander et tout ça, on reste, avant que tout le monde soit... on reste 1 heure à table, quoi ! Et donc c'est l'hyperactif qui vous parle donc je dis : les gars, on n'irait pas plutôt au Mac Do ? Puis y'a personne... c'est le patron qui demande le Mac Do ! Y'a personne qui dit : oh non ça fait chier le Mac Do. Donc, on se retrouve au Mac Do et je me retrouve avec l'équipe à me taper des Mac nuggets et résultat ben ça dure moins longtemps.



J'ai toujours envie du lendemain

JÉRÔME : C'est dingue de passer sa vie à passer à autre chose.

PATRICE LECONTE : Oui. Mais c'est marrant que vous disiez ça parce que c'est un très bon résumé de plein de choses, ce que vous venez de dire. C'est frappé au coin du bon sens. Parce que de ne pas passer sa vie à passer à autre chose, ça équivaldrait à faire du sur place, et moi j'ai toujours envie de... pas de me retrouver au paradis mais j'ai toujours envie du lendemain. Je sais profiter du moment présent mais j'ai hâte de vivre le prochain. J'aime bien tourner un film mais je me dis quel sera le suivant ?

JÉRÔME : J'ai hâte de vivre le prochain, ça veut dire quoi ? Il faut toujours que ce soit mieux, plus fort, plus intense ? J'imagine que votre femme vous dit ça : tu es un insatisfait. Elle vous dit ça ?

PATRICE LECONTE : Non.

JÉRÔME : Non ?

PATRICE LECONTE : Je ne suis pas insatisfait puisque je suis toujours avec elle.

JÉRÔME : Non pas d'elle, de la vie en général.

PATRICE LECONTE : J'ai compris...

JÉRÔME : Il faut aller déjà à la prochaine chose.

PATRICE LECONTE : Je ne veux pas parler la bouche pleine. Jean Echenoz a dit : le silence c'est merveilleux.

JÉRÔME : D'accord.

PATRICE LECONTE : Taisons-nous et mangeons tranquilles. Mais vous avez fini votre truc ?

JÉRÔME : Mais bien sûr, je l'ai englouti.

PATRICE LECONTE : Non c'est vrai ?

JÉRÔME : Mais j'avais un tout petit sandwich comme ça.

PATRICE LECONTE : Ah bon c'est pas vraiment un déjeuner alors, c'est un apéritif. Et en plus... pardon, votre femme ?

JÉRÔME : Non, on parlait de la vôtre.

PATRICE LECONTE : Non je reprenais les termes de votre question : votre femme – ma femme – votre femme...

JÉRÔME : Est-ce qu'elle vous dit : tu es un insatisfait vu que tu veux toujours être au truc d'après ?

PATRICE LECONTE : Non.

JÉRÔME : Vous n'êtes pas satisfait du présent.

PATRICE LECONTE : Non. C'est parce que j'aime bien quand les choses vont vite. Mon verbe préféré c'est le verbe « faire ». J'aime bien faire les choses, j'aime bien les choses qui se font, j'aime bien quand ça avance, j'aime bien quand ça bouge, j'aime bien quand... je peux m'impatienter très facilement. Enfin, en même temps, les années passant, je suis devenu un peu plus serein, philosophe, je sais attendre, je sais patienter. Non, je ne suis pas du tout un insatisfait mais sans être un insatisfait, je me rends compte que le fait de se projeter dans l'avenir, c'est un pléonasme, vous fait penser que ça va peut-être être encore mieux demain, que le prochain film va peut-être être...

JÉRÔME : C'est excitant.

PATRICE LECONTE : C'est excitant d'y croire. Sinon on tombe dans l' « aquabonisme ». A quoi bon ? Moi je ne suis pas du tout comme ça.

Les Spécialistes

JÉRÔME : On revient un peu sur les films parce que vous commencez effectivement très difficilement, et puis il y a cette fanfare, « Les bronzés », « Viens chez moi j'habite chez une copine »



et puis y'a « Les spécialistes ». Et « Les spécialistes » vous ne faites plus du tout un film marrant, vous faites un vrai film d'action à la française avec deux acteurs formidables en plus. Qu'est-ce qui vous pousse à changer alors que vous adorez le succès et vous l'avez trouvé dans un endroit bien précis ?

PATRICE LECONTE : Eh bien justement, et d'une, les deux comédies qui ont été avant « Les spécialistes » qui s'appelaient « Ma femme s'appelle revient » et « Circulez y'a rien à voir » ne sont pas des films très formidables.

JÉRÔME : « Formidable »...

PATRICE LECONTE : (*chantonne*) « Formidable... ». J'adore cette chanson, j'adore ce chanteur, j'aime beaucoup ce type. Bref. Et j'étais là en train de patauger et à me dire « ben tiens, j'arrivais à faire marrer avant, j'arrive moins à faire marrer maintenant », ce qu'on disait tout à l'heure, le fait de se dire « je ne suis plus dans le coup », il y avait un petit peu de ça mais je ne me rendais pas vraiment compte. Et c'est un producteur, Christian Fechner, qui est vraiment un type que j'aimais beaucoup, qui me dit : est-ce que vous avez envie de faire des comédies toute votre vie ? Je dis : je ne sais pas. Et c'est lui qui m'a proposé de faire « Les spécialistes ». Il m'a dit : j'ai une idée de film en tête, je voudrais produire ça mais je ne le ferai qu'avec vous et j'aimerais bien que vous me disiez... Je lui ai dit : très bien. Et en fait, quand on me dit que c'est avec le « Tandem », « Le mari de la coiffeuse », tout ça, que j'ai pris un virage à 180°, non c'est avec « Les spécialistes ». C'est « Les spécialistes » qui a rompu avec les comédies. C'est « Les spécialistes » qui m'a... qui a été un succès formidable. C'est « Les spécialistes » qui m'a donné le culot de faire « Tandem » et les autres films.

JÉRÔME : Eh oui. Je suis capable de faire autre chose.

PATRICE LECONTE : Non seulement ça a été « je suis capable » mais c'était aussi et surtout : après un tel succès, je peux bien me payer le luxe de faire autre chose.

JÉRÔME : Cette scène où ils sautaient de la falaise est une scène de cinéma emblématique de mon enfance. C'est un souvenir hyper fort. « Les spécialistes » je l'ai vu... enfin ça fait partie des films, quand on est pré-ado, qu'on voit 15 fois. Alors celui-là, il est en plein dedans. Je l'ai vu 20 fois.

PATRICE LECONTE : Il n'a pas vraiment vieilli, ce film. Je l'ai revu il n'y a pas longtemps, pas en entier mais presque, je ne sais plus à quelle occasion mais peu importe, et je me disais « Eh bien, le film, il tient le coup, ça n'a pas vieilli ». Mais les deux acteurs, Lanvin et Giraudeau, ils étaient au top du top ! C'est ce qu'on avait de plus étourdissant à l'époque dans le cinéma français.

Les acteurs et les actrices

JÉRÔME : Qui sont les acteurs et les actrices les plus étourdissants que vous ayez rencontrés dans votre carrière ?

PATRICE LECONTE : Actrices d'abord. Vanessa Paradis, Sandrine Bonnaire, Fanny Ardant. Voilà, un petit trio. Il y a d'autres actrices que j'ai aimées.

JÉRÔME : Vous êtes tombé amoureux d'elles en tant que réalisateur de cinéma, la vieille projection du créateur ?

PATRICE LECONTE : Mais tomber amoureux des actrices, c'est le service minimum.

JÉRÔME : Oh la bonne excuse !

PATRICE LECONTE : C'est la moindre des choses. Mais tomber amoureux des acteurs aussi. Si on ne peut pas filmer des actrices, surtout quand on les filme soi-même, ou les acteurs, sans qu'il y ait un rapport intime, sensible et sensuel, pourquoi pas, sentimental en tout cas, bien sûr. Mais un metteur en scène pas amoureux de ses acteurs c'est un con. Enfin pas forcément un con mais c'est un manchot. Non, je trouve que c'est la moindre des choses. Et les acteurs, Daniel Auteuil, Jean-Pierre Marielle... Oh non y'en a trop. S'ils regardent l'émission... Mon dernier doigt.



JÉRÔME : C'est votre dernier ?

PATRICE LECONTE : Le dernier doigt. On pourrait refaire « Toi, toi mon doigt ».

JÉRÔME : « Toi, toi mon doigt ».

PATRICE LECONTE : Mais comme on l'a déjà faite celle-là.

JÉRÔME : Oui.

PATRICE LECONTE : C'est pas...

JÉRÔME : Original. Vous dites Auteuil, Paradis, ils sont dans « La fille sur le pont », c'est le film dont vous êtes le plus fier ?

PATRICE LECONTE : Fier, je ne sais pas...

JÉRÔME : Moi, je vous avoue c'est mon film préféré de vous de tous les temps. Je suis dingue de ce film, je le trouve sublime.

PATRICE LECONTE : Il y avait sur ce film, une espèce de grâce particulière, de légèreté... - je mets ça proprement, vous avez vu, quel garçon, je ne veux pas salir l'auto, parce que la sauce au curry, ça commence à foirer partout - C'était très bien, je vous remercie. C'est une attention inattendue, délicate, amusante, parce que je fréquente beaucoup les fast-food mais jamais les drive-in. C'est la première fois que je mange...

JÉRÔME : C'était votre premier drive-in ?

PATRICE LECONTE : Oui.

JÉRÔME : Je suis ému.

PATRICE LECONTE : Je comprends. Mais parce que je ne conduis pas. Non, mais j'ai les mains libres pour manger. « Le fille sur le pont » - (*bruit avec sa paille*) ça fait comme les instruments de musique du Carnaval de Rio).

JÉRÔME : La vuvuzela.

PATRICE LECONTE : Ça s'appelle comme ça ?

JÉRÔME : Je crois.

PATRICE LECONTE : La vuvuzela ?

JÉRÔME : Je pense, c'était une espèce de longue trompette.

PATRICE LECONTE : Ah oui, qu'ils ont réussi à décoder pour la retransmission...

JÉRÔME : Du foot.

PATRICE LECONTE : Du foot. Parce que ça faisait bzzzzzzzz.

JÉRÔME : Ils ont relevé les fréquences.

PATRICE LECONTE : C'est drôle ça. Mais « La fille sur le pont » j'ai adoré faire ce film. Il y avait une petite magie. Il y a une expression qu'emploient les peintres, j'adore cette expression, quand vous allez voir un peintre qui travaille sur le motif, vous vous penchez par-dessus son épaule et vous dites : ça va ? Pour parler de son tableau. Et s'il est content, la réponse c'est « ça vient bien ». C'est très joli cette expression. Parce que ça veut dire que ce n'est pas en force. Les choses viennent bien. Et quand on a tourné « La fille sur le pont », on m'aurait posé la question, j'aurais pu dire : ça vient bien.





Nous arrivons au paradis

PATRICE LECONTE : Est-ce qu'on ne se rapprocherait pas un petit peu du paradis ?

JÉRÔME : Tout à fait. Nous arrivons au paradis.

PATRICE LECONTE : (chantonne) « On ira tous au paradis... ».

JÉRÔME : « Même moi ».

PATRICE LECONTE : Oh y'a une dame qui a l'air revêche.

JÉRÔME : Eh bien voilà, nous y sommes. Merci à vous.

PATRICE LECONTE : C'est moi qui vous remercie parce qu'on a parlé de tout et de rien, on a été au Mac Do, au Quick pardon, c'était marrant. On m'avait dit que c'était bien « Hep Taxi », mais je trouve ça pas bien, je trouve ça très bien. Sincèrement.

JÉRÔME : C'est gentil.

PATRICE LECONTE : Amusant. Original.

JÉRÔME : C'est très gentil.

PATRICE LECONTE : Et voilà !

JÉRÔME : Je vous laisse à votre hôtel.

PATRICE LECONTE : Bon. Je ne sais même pas votre prénom.

JÉRÔME : Un grand merci. Jérôme !

PATRICE LECONTE : Au revoir Jérôme.

